

Entretien avec Rémy Aron

Le métier d'artiste

Dans le sillage de la tenue de l'exposition Chine-France aux Champs Elysées et des Hivernales de Montreuil, nous avons souhaité rencontrer le peintre Rémy Aron, un des principaux organisateurs de ces événements artistiques.



Discours du vernissage de ChiFra

Emmanuel Lemée : Rémy Aron, comment décririez-vous votre formation, votre vocation artistique ?

Rémy Aron : J'ai commencé la peinture à l'adolescence, puis je suis allé aux Beaux-arts dans l'atelier de Singier, dont je suis sorti diplômé en 1972. Quelques années plus tard je me suis rendu compte que j'appréciais des choses, des œuvres, mais sans savoir comment les prendre. Je suis retourné aux Beaux-arts, écouter les uns et les autres, et je suis tombé sur Roger Plin qui est devenu mon maître et un ami. Au départ je peignais avec la couleur de manière débridée. Mais à cette période, j'ai beaucoup travaillé le dessin et la gravure. J'ai peu à peu senti que j'étais plus proche d'un cheminement de valeurs que de couleurs. Puis j'ai travaillé un moment avec Bertholle. Selon moi, le secret est d'abord celui des limites, c'est-à-dire du format. Quand on a travaillé avec les limites on peut commencer à jouer à l'intérieur du format, et la chose qu'on y produit, si les rapports sont bons et harmonieux, a du sens. Mais pour qu'ils soient bons et harmonieux il faut qu'ils soient organisés, composés, dans des cheminements de nuances. L'espace visible ou imaginé, qui n'est pas celui de la peinture, est alors transposé dans les limites du tableau, prenant ainsi son sens. L'exemple que j'aimais bien donner à mes élèves est que la peinture est un langage et que cette langue s'apprend. On peut passer sa vie à jouer aux échecs, et pourtant il n'y a que 64 cases. Si mon roi est mat et que je décide de sortir de l'échiquier, je ne suis plus mat. Je ne joue plus aux échecs, j'entre dans l'art contemporain.

E.L. : Quelle est la place de l'enseignement dans votre vocation d'artiste ?

R.A. : Dès 1982 j'ai été nommé professeur aux ateliers des Beaux-arts de la ville de Paris. Cette nécessité d'enseignement

me paraît toujours très importante. La vie du peintre est d'abord un travail personnel, intime. Mais, à tous les moments de l'Histoire, les peintres ont également eu des élèves, des disciples. La peinture n'est pas un trésor hérité de ses maîtres que l'on garde pour soi. On apprend en même temps qu'une technique, un goût, un regard. Il y a donc pour l'artiste, d'un côté la pratique dans l'atelier, et de l'autre la nécessité de transmettre, comme dans une course de relais et comme l'a très bien décrit Baudelaire dans *Les Phares*. Il s'agit à mon sens de deux des trois axes principaux de la vocation artistique.

E.L. : Quel est le troisième axe de cette vocation ?

R.A. : Le troisième axe est celui de la présence de l'artiste dans la société et du regard qu'il porte sur ses contemporains. Les artistes doivent se montrer ensemble dans des salons, des associations, se défendre mutuellement. Chaque artiste œuvre dans ces trois dimensions : le travail d'atelier, l'enseignement, la présence dans la cité. J'ai exposé pour la première fois au Salon d'Automne, après avoir surtout travaillé dans l'atelier. C'est par le Salon que j'ai connu ma première galerie, et mes premiers amis peintres professionnels, que j'ai participé à ma première exposition. C'est pour cela que je défends les salons, je leur dois beaucoup. Le peintre n'est pas nécessairement adapté pour aller voir les marchands, les galeries, se mettre en relation avec les circuits commerciaux. Il ne peut que s'inscrire dans un salon, présenter son travail à ses pairs.

E.L. : Le salon est un nécessaire tremplin ?

R.A. : Oui, le salon ou les associations. Ce sont les guildes des artistes. Lorsqu'on en parle, on a tendance à se tromper d'une guerre, c'est typique de la France. On a tendance à parler de la querelle des Anciens et des Modernes, des querelles de l'art



Les trois sœurs Deng avec Natalie Miel, Rémy Aron et Alin Avila

du XIX^{ème}, du Salon des Refusés. Contrairement à ce dernier, voulu d'ailleurs par Napoléon III, les associations d'artistes sont aujourd'hui peu soutenues par les pouvoirs publics. Cette indifférence des pouvoirs publics est quelque chose de très français, qu'on ne retrouve pas du tout ailleurs, par exemple en Chine.

E.L. : Il est vrai que vous êtes très lié à la Chine, pourquoi ?

R.A. : C'est un pays véritablement extraordinaire. J'y vais plusieurs fois par an depuis huit ans, j'y retourne demain. Tout le monde y est peintre. La société chinoise considère la peinture comme le cœur de la pensée, encore aujourd'hui. La Chine est une très ancienne civilisation, qui a fait en 30 ans son entrée dans le monde contemporain et s'est hissée à la deuxième place de l'économie mondiale. A toutes les époques historiques, les pays dont l'économie était florissante ont cherché à défendre leur art, l'Egypte, la Grèce, la France de Louis XIV. Depuis 1945, ce sont les américains qui ont globalement piloté l'art mondial. Les choses sont en train de changer avec l'avènement de la Chine, et c'est une chance. Pour les Chinois, la France représente un idéal, le centre de gravité de l'Europe. Ils ont très envie de créer des passerelles avec nous. La chance de la Chine est d'être parvenue à embrasser le progrès scientifique et technologique, nécessaire à l'amélioration de la vie humaine, sans faire de rupture dans le domaine des arts et de la poésie, comme cela s'est fait en Occident. Ces derniers sont restés dans le domaine de la continuité, des traditions, sans être pour autant figés. Je m'accorde tout à fait avec cette position. L'amour, les causes premières et les fins dernières, la spiritualité ne sont pas soumis au progrès. Il n'y a rien de plus contemporain que les dessins de la grotte Chauvet. Les grandes œuvres d'art de toutes les époques sont toujours du présent, une ressource de vie, de plaisir et d'énergie pour vivre aujourd'hui, c'est pourquoi l'art est formidable et vraiment nécessaire.

E.L. : La Chine est donc selon vous une terre d'opportunité pour les artistes français ?

R.A. : Je suis convaincu qu'elle est pour les arts l'espoir du monde. La chance de la Chine est d'être arrivée brutalement

dans le monde contemporain, alors que son organisation artistique était très forte, et de s'être méfiée avec une certaine sagesse de la spéculation outrancière sur les arts. Certains artistes chinois valent certes très cher sur le marché de l'art mondial, mais ils ont souvent été créés de toutes pièces par l'Occident. Le marché chinois lui-même est plutôt regardé comme un marché local. La réalité, c'est que le marché mondial est en train de se déplacer en Chine. Et dans le même temps ce sont les artistes qui continuent à y diriger les musées, les centres d'art, les associations. La valorisation sur le marché chinois vient de là, de la reconnaissance par la société des artistes, de l'expertise des pairs. L'Etat en soutient les choix, et c'est ensuite seulement que le marché intervient. C'est un autre ordre. En France, les associations d'artistes sont parfois méprisées et écartées. Tout est contrôlé par les institutions officielles, qui poursuivent le marché spéculatif. En retour, ce dernier utilise les institutions officielles pour se valoriser. Il y a une collusion entre eux depuis des années, que les gouvernements soient de gauche ou de droite. Les artistes par leurs associations représentatives en sont totalement exclus. C'est pour cela que l'exposition que nous avons organisée sur les Champs Elysées, ChiFra, était importante.

E.L. : Qu'est-ce qui vous a motivé à organiser ChiFra ?

R.A. : C'est un projet que j'ai voulu porter depuis cinq ou six ans, qui a pu se concrétiser parce que j'ai trouvé un mécène via les artistes chinois, une femme formidable, Deng Xihong. Elle a financé l'exposition sur ses fonds propres, parce qu'elle est passionnée par la peinture et par la France. Le commissariat français était assuré par Alain Avila. C'était une exposition aérée, de type « muséal », gratuite, à but uniquement culturel. Elle a été très bien accueillie par le public très nombreux et les professionnels. Le public que j'ai rencontré à la sortie de l'exposition était heureux, il manifestait sa joie de voir de la peinture. De l'autre côté des Champs Elysées, au Grand Palais, il y avait la FIAC. Je ne cherche pas à la critiquer, elle est une réalité internationale, mais il s'est constitué un petit monde des foires d'art contemporain, qui s'est de plus en plus déconnecté du peuple. Le public visite ces expositions comme il irait à la foire du Trône. C'est une forme d'amusement, de distraction



L'architecte Paul Andreu, Rémy Aron, Mme Deng Xihong et le peintre Chao Ge

comme il irait voir les attractions dans les foires foraines. Je pense pour ma part que l'art a une autre fonction pour soi et pour la société. Il est malheureusement très difficile de changer les choses à partir de la France. En revanche, en passant par la Chine, il y a quelque espoir. D'où le projet ChiFra.

E.L. : Pourquoi changer les choses est-il si difficile en France ?

R.A. : En France on considère que l'expertise par les pairs, en ce qui concerne l'art, n'a pas de valeur. Or, pour qu'une politique culturelle soit stable et bonne, elle doit reposer sur trois éléments : la légitimité "harmonisatrice" de l'Etat, celle du marché de l'art, celle enfin des artistes et l'expertise des pairs, qui ont un rôle à jouer comme dans tous les autres métiers. C'est une forme de trépied. En France, ce trépied n'a que deux pieds. Il n'est donc pas stable, d'autant plus que ces deux pieds, les institutions et le marché de l'art, sont liés, en complète collusion. C'est pour cela que les politiques ne sont pas pertinentes : on fait la politique culturelle sans les artistes. En Chine, à l'inverse, on fonctionne encore sur un trépied traditionnel. Cela n'empêche pas qu'il y ait toujours des tensions entre ces trois pieds, car c'est un rapport dynamique. Ce ne sont pas trois pieds sur lesquels on s'assoie, posés sur un terrain plat. Le terrain de la vie de l'art est toujours mouvant.

E.L. : C'est la raison de votre engagement au sein de la Maison des Artistes ?

R.A. : En effet. C'est mon deuxième mandat en tant que président de cette institution. Statutairement, c'est l'organisme qui lie tous les artistes plasticiens travaillant en France. Elle est responsable, par délégation de l'Etat, de la couverture sociale des artistes. Elle allie de façon unique en France la fonction « assurantielle » et la fonction sociale et solidaire. Ce régime de cotisation original est excédentaire : il contribue à combler le trou de la Sécurité sociale, parce que les artistes se sentent concernés par la Maison des Artistes et n'en abusent pas. Ils ont le sentiment d'être associés à un régime qui les soutient.

Il est vrai que ce régime est très avantageux, puisqu'un artiste ne paie que 15% de son bénéfice, contre 40 ou 50% pour un artisan ou un commerçant.

E.L. : Pourtant le statut particulier de la Maison des Artistes fait l'objet d'une réforme ?

R.A. : Nous avons reçu en janvier, sans concertation, une lettre de trois ministres nous annonçant leur volonté de créer une caisse commune à tous les artistes et auteurs. Cela, si par malheur, devait advenir serait un « machin », une caisse froide et impersonnelle qui permettrait de manipuler la couverture sociale des artistes. C'est contre cela que nous nous battons aujourd'hui. Il y a près de 60 000 artistes plasticiens cotisant au régime de la Maison des Artistes, l'association qui est sa structure légale et statutaire compte 21 000 membres. C'est fort de ce lien que nous avons pu organiser le salon des Hivernales de Montreuil, grâce au généreux mécénat de Robert Harroch et au commissariat d'Alain Avila. Ce salon a été un grand succès, et j'espère qu'il sera possible de le continuer l'année prochaine. La Maison des Artistes se bat également pour que les artistes aient accès aux œuvres anciennes, et pour rapprocher les artistes de toute l'Europe. Je me demande pourquoi on lui cherche des noises. Elle fonctionne bien, elle rapporte, elle est proche des artistes. Si au moins ce nouveau système permettait de faire des économies, mais c'est probablement l'inverse qui risque de se produire. C'est une question de pure idéologie administrative, et on aura beaucoup à y perdre. Les artistes risquent de se sentir beaucoup moins concernés par leur régime de sécurité sociale, ce qui engendrera des frais supplémentaires. Alors qu'actuellement la Maison des Artistes fonctionne sans un sou des pouvoirs publics, sur la seule participation des membres de l'association.

E.L. : Rémy Aron, merci beaucoup. ■

*Propos recueillis par Emmanuel Lemée
pour Univers des Arts, le 12/11/2013*



Natalie Miel, Marc Guillaume, Rémy Aron, Jacques Toubon (ancien Ministre de la Culture), Xihong Deng